

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. V. Montréal (Bas-Canada), 3 Février 1863. No. 3

SOMMAIRE.—Avis de l'administration.—Chronique de la quinzaine.—La femme, lecture prononcée par J. Royat, devant l'Institut des Artisans de Terrebonne, en juin 1859.—Feuilleton: Les deux pigeons, (suite).—Musique: Priez, paroles de l'abbé L. L., musique de l'abbé Palle.—Poésie: Le vrai sage, par A. Marsais.—Un peu de tout.

AVIS DE L'ADMINISTRATION.

Ceux de nos abonnés auxquels on a fait tenir des comptes soit pour le dernier ou les deux semestres de l'année dernière, et qui ne nous en ont pas encore fait parvenir le montant, sont priés de le faire au plus vite, afin de nous épargner le trouble d'une seconde demande. Nous profiterons aussi de l'occasion pour informer les personnes qui ont donné avis au commencement de cette année de leur discontinuer l'envoi du

journal, que nous ne pouvons accepter de tels avis une fois le semestre commencé. Nous croyons l'avoir déjà dit: Tout abonné voulant discontinuer à recevoir cette feuille doit en donner avis un mois avant l'expiration de son abonnement et l'accompagner du montant de ses redevances. Autrement l'envoi du journal lui sera continué.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

Montréal, 2 Février, 1863.

Nous nous bornons pour aujourd'hui à enregistrer deux faits, l'un canadien et religieux, l'autre littéraire et européen.

Le premier a trait à l'annonce de la fête des SS. Martyrs du Japon et du *Triduum* qui signale en même temps les tendances rationalistes qui se font jour au sein de notre population lettrée. Le second est l'incident soulevé par la malheureuse pièce d'Emile Augier, les *Ganaches*, et à laquelle un célèbre académicien vient de riposter par un écrit qui restera.

« Dimanche prochain, qui est celui de la Septuagésime, Mgr. l'Evêque de Montréal donnera la Bénédiction solennelle que N. S. P. le Pape l'a autorisé à donner à tous les fidèles de ce Diocèse. Il y a Indulgence plénière à gagner ce jour-là pour tous ceux et celles qui, s'étant confessés avec douleur et ayant communiqué, prieront à l'ordinaire à l'intention du Souverain Pontife. Vous avez, N. T. C. F., toutes sortes de raisons de vous bien préparer à recevoir les grâces attachées à la Bénédiction du Chef suprême de l'Eglise, qui se donne par tous les Evêques qui furent présents à la Cérémonie de la Canonisation des Saints Martyrs Japonais et de St. Michel des Saints, afin de répandre dans le monde entier, que tant de maux affligent, les grâces qui doivent découler de cette grande Solennité.

L'on commencera, dans certaines Eglises de cette ville, dans l'après-midi de ce même dimanche de la Septuagésime, un *Triduum* solennel, pour se préparer à célébrer, avec une tendre dévotion, la Fête des Saints Martyrs Japonais, qui s'y célébrera le cinq de Février.

En faisant ainsi cette Fête et en s'y préparant par ces pieux exercices, l'on se conforme au Décret de la Canonisation de ces Saints, dans lequel N. S. P. le Pape ordonne que leur mémoire devra être honorée, chaque année, avec une pieuse dévotion, par l'Eglise universelle, comme vous pouvez le voir dans un certain *Supplément*, publié tout exprès pour que chaque famille pût se procurer et conserver à jamais des Actes qui constatent tout ce que la Religion vient de faire pour le bien spirituel et temporel des enfants de l'Eglise.

Nous vous recommandons donc de faire ce *Triduum* avec toute la piété qui vous est ordinaire, et avec une intention spéciale d'obtenir, par l'intercession de ces nouveaux Saints, des grâces particulières, selon vos besoins. Vous vous souviendrez, en faisant ces exercices, que ces Saints Martyrs furent pour la plupart en-

gendrés à la Foi par St. François-Xavier, le premier Apôtre du Japon, qui, pour cela, nous aidera à glorifier ses enfants en Jésus-Christ.

En célébrant cette Fête et le *Triduum* qui doit nous préparer à en recevoir toutes les grâces, nous prierons, non seulement pour nos besoins particuliers, mais encore pour ceux du monde entier. Car c'est pour y remédier que l'Eglise nous ouvre le Ciel, afin de nous laisser voir, dans ses Saints, qui sont nos frères, les puissants protecteurs que nous donne la divine miséricorde, afin de pouvoir échapper aux dangers sans nombre que court notre foi au milieu d'un monde si pervers.

C'est à quoi nous invite N. S. P. le Pape, dans chacune des solennités qu'il a célébrées à la tête de toute l'Eglise. Car, lorsque le 8 Décembre 1854, il définissait le dogme de l'Immaculée Conception, pour rendre à l'auguste Mère de Dieu le plus insigne honneur qui pouvait lui être décerné sur la terre, il profita de cette joyeuse solennité pour fixer l'attention des Evêques sur les plaies douloureuses qui affligent le genre humain, et en particulier sur cet orgueilleux *rationalisme* qui voudrait faire prévaloir la pauvre raison humaine sur la foi divine qui est la raison infailible de Dieu lui-même. Vous n'avez pas oublié avec quelle admirable docilité, à la voix de ce Chef Suprême des chrétiens, nos bons citoyens abandonnèrent un certain institut qui se faisait l'Apôtre d'une doctrine aussi abominable; et comment depuis cette époque, des centaines de nos jeunes gens se sont hardiment enrôlés sous l'étendard de la Religion pour mettre leur foi à l'abri des invasions d'une doctrine si perverse. Ces heureux résultats ont été le fruit de la grande fête de l'Immaculée Conception qui, cette année-là, fut célébrée avec une solennité inouïe jusqu'alors.

Il en sera de même, N. T. C. F., de la cérémonie de la Canonisation de nos nouveaux Saints et de la célébration de leur fête. Car Dieu qu'ils ont glorifié sur la terre ne peut manquer de les glorifier à son tour, maintenant qu'ils sont au Ciel. Or, cette glorification devra surtout éclater dans la protection qu'il donnera à ceux qui réclameront le secours de ses amis dévoués, afin qu'avant tout ils conservent intact le précieux dépôt de la foi.

Nous allons donc prier pour que ce monstre affreux du *rationalisme*, qui vient de montrer de

nouveau sa tête hideuse dans l'Institut, et qui cherche à répandre son venin infect dans une brochure qui répète les blasphèmes qui ont retenti dans cette chaire de pestilence, ne puisse nuire à personne ; et qu'au contraire tout le monde en ait une telle horreur, qu'on le faise avec toute la frayeur que doit inspirer un si dangereux ennemi.

Vous prierez à cette fin, N. T. C. F., avec plus de ferveur, si vous donnez une attention sérieuse à ces paroles qu'adressait N. S. P. le Pape le lendemain de la fête de la canonisation : " Nous ne pouvons pas, leur disait-il avec une effusion de cœur impossible à dépeindre, n'être pas accablé de douleur et d'angoisse, lorsque nous voyons les dommages et les maux si tristes et à jamais déplorables dont l'Eglise Catholique et la Société civile elle-même sont misérablement tourmentées et opprimées, au grand détriment des âmes. Vous connaissez, en effet, Vénérables Frères, cette guerre implacable déclarée au catholicisme tout entier par ces mêmes hommes qui, ennemis de la Croix de Jésus-Christ, impatientes de la saine doctrine, unis entr'eux par une coupable alliance, ignorent tout, blasphèment tout, et entreprennent d'ébranler les fondements de la société humaine, bien plus, de la renverser de fond en comble, si cela était possible, de pervertir les esprits et les cœurs, de les remplir des plus pernicieuses erreurs et de les arracher à la religion catholique. Ces perfides artisans de fraudes... ne cessent de faire sortir des ténèbres les monstrueuses erreurs des anciens temps, déjà tant de fois réfutées... Avec cet art détestable et vraiment satanique, ils souillent et pervertissent toute science... Ils n'ont pas honte d'affirmer que la science de la philosophie et de la morale, ainsi que les lois civiles, peuvent et doivent ne pas relever de la révélation et décliner de l'autorité de l'Eglise... Ils avancent témérairement que la raison humaine, sans aucun respect de Dieu, est l'unique arbitre du vrai et du faux, du bien et du mal ; qu'elle est à elle-même sa loi, et qu'elle suffit, par ses forces naturelles, pour procurer le bien des hommes et des peuples. Tandis qu'ils font malicieusement dériver toutes les vérités de religion de la force native de la raison humaine, ils accordent à chaque homme une sorte de droit primordial, par lequel il peut librement penser et parler de

religion et rendre à Dieu l'honneur et le culte qu'il trouve le meilleur selon son caprice." (Allocation du 9 juin 1862, publiée dans le Supplément au Mandement du 5 décembre de la même année).

Ce sera donc, N. T. C. F., pour nous prémunir contre ces fatales erreurs, et aussi contre les horribles désordres de l'ivrognerie, de l'usure, du luxe, de l'impureté et autres vices, qui débordent d'une manière alarmante, dans nos villes et dans nos campagnes, que nous allons fêter avec une piété toute nouvelle nos nouveaux Saints. Nous en recueillerons pour nous et pour notre chère patrie, des fruits de vie, dans ce monde et dans l'autre."

A l'occasion de la comédie de M. Emile Augier, M. de Laprade, membre de l'Académie française, a publié dans le *Correspondant*, une satire qu'il a intitulée *la Chasse aux vaineux*. M. Emile Augier a cru devoir répondre à M. de Laprade par une lettre qui a été publiée dans l'*Opinion nationale*. Voici ces deux pièces :

La Chasse aux vaineux.

Assez de fade encens, fermez les cassolettes !
 Commandez à Vulcain des armures complètes,
 Muses ! le temps est bon pour gagner des écus,
 En jouant du couteau sur les partis vaineux.
 Sus aux blessés ! qu'on frappe et d'estoc et de taille !
 Faites-nous respirer, sur le champ de bataille,
 La douce odeur qu'exhale, au nez des gens de bien,
 Le corps d'un ennemi... surtout d'un citoyen.
 " Ces morts-là sentent bon," disait jadis à Rome
 Un de vos souteneurs, fort gras et fort bel homme.
 En chasse, en guerre, et sus à ces vieux entêtés !
 Mettez flamberge au vent, on nous tient garottés ;
 Et si l'acier vous manque, ô filles de Voltaire !
 Egratignez au moins les gens qui sont par terre,
 Hourrah pour le progrès ! pour ces bons garnements
 Qui changent de partis autant que vous d'amants.
 Daubez ces maladroits dignes du temps barbare,
 Qui, figés dans l'honneur, sont roides comme barre,
 Et qui n'acceptent pas des mobiles destins
 Part dans tous les succès et dans tous les butins.
 Sus aux quelques badauds, fiers d'un serment unique,
 Qui rêvent de leur prince ou de leur république ;
 Qui font à la victoire un stupide procès,
 Adorant un principe et non pas un succès ;
 Qui n'en pensent pas mieux, quoiqu'il faille se taire,
 Se permettant de croire en Dieu, sans inventaire,
 Sans voir si ces fonds-là remontent quelque peu,
 Et si la Providence est de mise en haut lieu.
 Guerre aux petits esprits qui n'ont pas deux morales ;
 Guerre à tout pleurnicheur des causes libérales,
 Qui se console mal avec l'égalité,
 Et d'être autant que vous se trouve peu flatté.
 Guerre à cet orgueilleux, préférant, crime énorme,
 Son habit—ou sa blouse—au plus bel uniforme,

Et qu'un coup de bâton laisserait mal content,
Même quand ses voisins en recevraient autant.
Guerre aux gens attardés, murés sans perspectives
Dans les opinions les plus improductives,
Satisfaits de rester de simples gens de bien,
Et, quand vous êtes tout, heureux de n'être rien ;
Qui vivent sans galons, même sans ruban rouge,
Qui mangent du pain sec et dorment dans un bouge,
Et n'ont pas pu ce soir, — tant il faut calculer, —
Acheter pour cinq francs le droit de vous siffler.
Voilà les gros abus, ô Muses très-hardies !
Qu'il s'agit de pourfendre avec vos comédies.

Mais j'allais oublier les chouans des salons !
C'est le cas de monter sur vos grands étalons.
Chasse à courre ! et poussez contre ces boudeurs fauves !
Forcez-les bravement jusqu'au fond des alcôves,
Figurez-vous des gens affreux, hideux, sornois.
Ayant voiture, hôtel, château, vignes et bois,
Payant de bons impôts et montant bien leur garde,
Aimant beaucoup leurs fils qui portent la cocarde,
Et qui vont pour la France et le gouvernement,
Au Mexique, au Japon, mourir — tout bonnement ;
Des gens qui, tous les soirs, à la faveur des lustres,
Reçoivent leurs voisins, des obscurs, des illustres ;
Qui font traîtreusement circuler des plateaux
Chargés de lait d'amande et de petits gâteaux,
Et qui, les pieds au feu, la porte étant bien close,
Osent, dans leur maison, parler de quelque chose,
Rire et penser tout haut devant quelques amis
Absorbés par le whist et peut-être endormis ;
Qui lisent un journal, — averti, je l'avoue, —
Au nez des gros budgets font quelquefois la moue,
Et sont assez hardis, quand ils ont pris le thé,
Pour prononcer tout bas le mot de liberté !
Dont les plus furieux, retirés sur leur terre,
Visitent au mois d'août la Suisse et l'Angleterre,
Trouvent le Paris neuf d'un prosaïque effet,
Et ne vont pas dîner chez monsieur le préfet !
Horreur ! de tels brigands tolérés dans nos villes !
Que dis-je ? ils sont aimés, estimés et tranquilles,
On ne leur ferme pas le seuil de l'indigent,
Ou leur permet encor de donner leur argent !
Ils ne sont pas pendus, ces chouans hypocrites,
Noyés, guillotins, sabrés !... Ils en sont quittes
Pour être dénoncés quatre ou cinq fois le jour
Et pour les coups de pied des Pégases de cour.
Je trouve exorbitant, moi, qu'on les laisse vivre.
C'est trop peu d'un long drame, il faut en faire un livre,
Prouvant que tout salon est gros d'un attentat,
Et qu'un dîner en ville est un crime d'État.

On l'a vu ce bel âge où des forfaits semblables
Dans l'exil, au cachot conduisaient les coupables.
Les femmes expiaient, de par l'égalité,
Le crime de génie et celui de beauté !
Ce n'était pas du moins le crayon des poètes
Qui notait les suspects jusqu'au milieu des fêtes,
Et la scène aux salons n'eût pas fait un procès
Qui pût finir ailleurs qu'au Théâtre-Français.
Oui, la démocratie a ses Aristophanes,
Libéraux très-peu clairs, flatteurs très-diaphanes ;
Appuyés des sergents, des claqueurs, des faubourgs,
Ils lancent aux vaincus de hardis calembourgs,
Ils ont soin de rayer de leur vocabulaire
La liberté, vieux mot resté peu populaire.
Vive un chemin de fer ! c'est beaucoup plus moral.

Et maintenant c'est moi qui suis illibéral :
Je crois en Dieu, j'admetts, — ce qui les scandalise, —
La liberté pour tous, même un peu pour l'Église.
Je n'ai jamais flatté, comme eux, en basouant...
Chargez, Muses, chargez, feu ! feu ! c'est un chouan !
C'est pire, un clérical ! et quo ce nom l'assomme !
Dites mieux, un poignard dont le manche est à Rome.
Raillleurs, qui n'accablez d'un trait aussi malin,
Vous hantez plus que moi le dieu capitolin.
J'ai toujours (que la Muse ici me le permette)
Aux sept monts préféré le Taygète et l'Hymète.
L'air de Rome a sur moi des effets surprenants,
Et la nuit, quand j'y dors, j'y vois des revenants.
Tacite a de mes sens dérangé l'équilibre ;
Le spectre de Néron me gêne au bord du Tibre ;
Les Césars m'ont gâté le sol des Scipions,
Et, pour n'y pas rêver tigres et scorpions,
J'ai besoin de savoir que Rome est baptisée
Et de trouver la croix debout au Colisée.

Donc je suis clérical ! j'ai fait maintes noirceurs.
J'ai bien quelques amis assez libres-penseurs
Et vénérant très-peu la déesse Fortune !
Plus d'une belle idole avec eux m'est commune ;
J'ai pu juger de près leur cœur et leur raison ;
Je vais serrer leur main dans l'exil, en prison.
Ces démocrates-là n'ont pas votre courage ;
Aux gens mal vus en cour, ils épargnent l'outrage ;
Jamais l'autre parti, pour être peu nombreux,
De fourbe et de crétin ne fut traité par eux.

Il est vrai que ceux-là ne sont pas des habiles ;
Ou pourrait les taxer comme nous d'immobiles ;
Ils ne sautent pas tous où saute le troupeau ;
Ils ont planté leur vie en plantant leur drapeau.
Dans la faveur des grands leur part est assez mince ;
Ils n'ont pas voltigé, ceux-là, de duc en prince,
Et par les hauts seigneurs, par les gens nés coiffés,
Ils n'étaient pas ce soir applaudis et truffés.

S'ils sont peu courtisans, sont-ils très-populaires ?
Je n'en jurerais pas : ils font mal leurs affaires.
Heureux cet esprit fort qui chatouille à la fois
Le gros cuir des manans, la fine peau des rois !
Rien n'étant plus permis, il peut tout se permettre ;
On est très-libéral, même en flattant le maître,
Quand du nom de progrès on se fait un appeau
Et qu'on a DÉMOCRATE écrit sur son chapeau.

Je sais ce qu'en vaut l'aune et le fond de boutique.
De ces gens vernissés du mot DÉMOCRATIQUE :
Le même lambeau rouge, un peu raccommodé,
Après la carmagnole a fait l'habit brodé.
Vous voulez du galon, messieurs les bons apôtres ;
Vous pères, vos héros, guillotinaient les nôtres.
Paix aux morts ! — Vous leurs fils, en signe de regrets,
Vous jappez contre nous : c'est un petit progrès.
Vous êtes bien leur sang, et vous chassez de race,
Courtisans et tribuns !... Venez, qu'on vous embrasse
Et qu'on bénisse en vous, au même paradis,
Et l'an quatre-vingt-treize et l'an mil huit cent dix.

De ces temps si divers vous avez les mérites.
L'avenir saura bien où sont les hypocrites.
Molière eût renoncé, s'il vous avait pu voir,
Pour un Tartufe rouge à son Tartufe noir
Maintenant que votre ire à mes dépens s'exerce,
Muses ! continuez votre petit commerce ;
Criez à tous les dieux : " Il veut vous offenser !"
Et que votre Aristarque aille me dénoncer.

Accusez-moi d'avoir entassé dans mes rimes
Parjure et trahison, guet-apens, tous les crimes ;
D'avoir fait de mes vers des gaines de poignard ;
D'avoir, sous votre nom, sans pudeur, sans égard,
Insulté Jupiter, Saturne et tout l'Olympe...
Que sais-je ? et Vénus même, et chiffonné sa guimpe ;
Citez Tartufe en preuve, et, pour abrégé,
Répétez ; CLÉRICAL ! Ce mot doit me juger.

O jeunes pourfendeurs de ces vieux qu'on vous livre,
Les gens que vous tuez pourraient bien vous survivre !
Ils sont vaincus, c'est vrai. — Vous auriez des remords,
Ennemis généreux, de cracher sur des morts. —
Qui sait, Muses ! qui sait si tous ces anciens cultes
N'auront pas votre encens, ayant eu vos insultes !
Thalie a plus d'un air encore à fredonner,
Et quand on fut chenille, on peut papillonner ;
Les destins sont changeants ; vous avez des caprices,
Et peut-être un beau jour vous mordrez vos nourrices.
Si l'on ouvre un pari, j'y tiens tous les enjeux.

— Muses ! recommencez vos agréables jeux,
De louer une loge en fera la folie,
Si l'acteur est comique et l'actrice jolie.
Hypocrite ou *Ganache*, on peut rire à ce prix :
On a peu de colère, ayant trop de mépris.

VICTOR DE LAPRADE,
De l'Académie Française.

Voici la réponse de M. Emile Augier :

« Monsieur,

« Je serais bien confus si je m'étais permis d'adresser, — je ne dis pas à un de mes confrères de l'Académie, — mais seulement à l'être collectif qu'attaque ma comédie, la centième partie des injures dont vous m'honorez, sous prétexte que vous êtes un ancien vaincu et ne pouvez pas me répondre.

« Que vous vous soyez exercé à mettre en vers ce thème déjà usé de votre parti, je ne m'en émeus guère : j'ai sur ma table une pile de journaux remplis des vociférations de ces prétendus muets, et elles n'ont pas réussi à donner le change au public. La seule compagne qui applaudit tous les soirs ma pièce sait bien que ceux que j'attaque ne sont pas des vaincus.

« Que vous me traitiez de *chenille*, comme vous aviez traité de *Punaise* un de nos maîtres à tous : que vous preniez la grossièreté pour l'énergie ; que vous cherchiez dans vos petits poumons le souffre d'un Juvénal, je n'y vois nul inconvénient ; je vous approuve même de renoncer à votre première manière, et ne suis pas assez votre ami pour vous détourner d'en prendre une seconde.

« Mais vous me calomniez, et je vous arrête là. Vous insinuez assez clairement que je *chatoaille* le gros cuir des *manants*, que je *flutte* le maître, que j'ai part dans tous les *butins*, et ne fais pas la moue au nez des *gros budgets*.

« Je ne vous demanderai pas ce que vous entendez par les *manants*, — ni à quel endroit de ma pièce et à l'adresse de quel maître vous avez découvert une flatterie ; je vous demanderai dans quel budget, dans quel *butin* vous avez vu figurer mon nom. Apprenez, si vous l'ignorez, que je vis de ma plume, ne relevant que de mon travail et de ma conscience... et, par parenthèse, c'est ce qui me permet de concilier les deux hau-

tes amitiés auxquelles vous faites allusion, sans qu'elles aient ni l'une ni l'autre le droit de s'en offenser.

« Je n'ai donc rien de commun avec ce que vous appelez les *Péguses de cour*, et je me sens fort à mon aise pour vous dire que je vous trouve bien dur envers ces pauvres animaux. Il y a quelque chose de pire que de lécher la main qui vous nourrit, c'est de la mordre, et c'est ce que vous avez fait, Monsieur ; ne l'oubliez pas. Vous vous délivrez, en assez mauvais style, un certificat d'héroïsme ; vous vous mirez dans votre destitution comme dans une démission ; mais *que votre muse ici me le permette*, il y a une légère différence, et la voici : c'est qu'on vous verrait encore émarger à ce gros budget, au nez duquel vous faites aujourd'hui une moue magnanime, si le gouvernement que vous attaquez d'une main en recevant son argent de l'autre, n'avait arrêté *votre petit commerce*. Je ne peux donc, malgré la meilleure volonté du monde, partager votre admiration pour votre caractère, ni vous ranger parmi ces hommes que vous représentez *fiers d'un serment unique*, car vous en avez prêté au moins un, et vous l'avez mal tenu.

« Il n'est également bien difficile de vous prendre pour un champion sérieux de la liberté quand il vous échappe des maladroresses comme ce petit mot de *manants*, qui nous montrerait assez, si nous ne le savions déjà par maintes expériences, ce que vous et vos amis feriez de la liberté et de la Révolution, si on vous laissait faire.

« Croyez-moi, Monsieur, soyez simple et doux. Ne cherchez pas noise aux gens dont la situation est plus nette que la vôtre ; ne touchez plus au fouet de Juvénal, avec lequel vous vous donneriez encore sur les doigts, et revenez modestement à cette lyre sourde qui a si longtemps célébré le panthéisme, monsieur le clérical.
« Veuillez, d'ailleurs, agréer l'assurance de ma parfaite considération,

EM. AUGIER.

On trouvera bon que nous nous abstenions de prendre parti dans ce débat ; nous nous en tiendrons à ce que dit le *Figaro* avant de formuler son jugement :

« Les théâtres chôment, mais les demi-dieux nous donnent la comédie ; MM. Victor de Laprade et Emile Augier s'entre-tuent avec leurs braves plumes de l'Institut ; j'arrive à temps pour être témoin de ce combat singulier. Singulier est le mot. Toutefois, je ne saurais partager les appréhensions des amis des deux honorables académiciens sur les suites de cette rencontre. En effet, et avec la meilleure volonté du monde, comment s'y prendraient deux Immortels pour s'entre-tuer ? — B. Jouvin. »

LA FEMME.

Lecture prononcée devant l'Institut des Artisans de Terrebonne, en juin 1859, par J. R. sur l'invitation de Messieurs de l'Institut.

M. le Président, Messieurs, Mesdames,

Aux hommes Dieu a donné l'amour du bruit et de la gloire. Ils ont les vertus éclatantes, les mâles conceptions du génie ; ils ont la guerre avec ses palmes triomphales, les dangers avec ses gloires éternelles, l'ambition avec son attrait puissant et ses brillantes espérances. Et aux femmes, dans le calme et le saint recueillement du

foyer, que de vertus aussi sont destinées. Vertus cachées et modestes, suaves fleurs écloees sous l'œil de Dieu, et dont le rayonnement timide répand au loin de joie, bonheur et sublime grandeur.

Qui niera tous les trésors de tendresse, de dévouement, de force morale que renferme un cœur de femme, qu'elle soit épouse ou mère, fille ou sœur ? Qui pourra nier davantage la douce influence qu'elle exerce sur ceux qui l'entourent, influence toute d'amour et de persuasion qui n'est point imposée, pas même sollicitée, qui s'ignore elle-même et s'échappe du cœur à l'insu de l'esprit ?

Cette influence de la femme, si douce mais si puissante et si réelle est une vérité tellement incontestable que faire son histoire, c'est faire l'histoire toute entière de l'époque où elle a vécu. Cette assertion toute nouvelle qu'elle soit s'appuie cependant sur chaque grande époque, sur chaque grand mouvement de civilisation. L'on ne s'en pénétre pas assez, parceque nous sommes habitués à donner tout le mérite et la gloire d'un fait mémorable aux acteurs les plus en évidence, aux instruments enfin.

Où, je le répète ; tel est l'ascendant de ce mélange de faiblesse native et de grandeur d'âme, de timidité et de poétique exaltation, de douceur et de puissance d'amour de cette moitié du genre humain, que la nature semble au premier coup d'œil avoir destinée à la dépendance et à la sujétion, domine au contraire l'autre moitié quand il s'agit de lui inspirer les héroïques vertus dont l'homme est fier. C'est sa faiblesse qui fait la force de la femme. L'énergie chez elle est toute morale : elle n'en est que plus invincible et plus séduisante.

"Tout notre espoir, celui de la France, celui du monde entier, disait un jour un orateur chrétien, repose sur la femme. Que Dieu nous donne beaucoup de mères chrétiennes et nous sommes sauvés." C'est aussi là ce qui fait l'espoir du Canada. Épouse ou mère, fille ou sœur, c'est entre les mains de la femme que repose l'avenir de la société. Enfant, elle nous prépare à la vie d'homme ; jeune homme nous lui appartenons par le cœur et la pensée ; homme, elle règne sur nous de toute la hauteur de sa vertu et de son amour. Qui niera que de sa main elle ne peut pas bouleverser le monde ou faire accomplir les plus grandes choses ?

Ma lecture de ce soir ne s'attachera donc pas à vous raconter quelque grande vie de femme : non ; je veux dans une esquisse simple et rapide ne pas manquer à l'imprudente parole que j'ai donnée aux Messieurs de l'Institut des Arts et me faire pardonner mon peu de travail et d'habileté, en parlant à tous d'un sujet qui devra vous faire oublier et lecture et lectureur.

La femme la première faiblit au jour du danger : à elle l'initiative dans l'obéissance, elle est le premier échelon brisé sur la voie qui nous rattache à Dieu : il était de toute justice qu'elle portât la plus forte part du châtement. Aussi, la voyons-nous depuis Eve, jusqu'à Marie, depuis l'Eden jusqu'à Bethléhem, l'esclave de l'homme plutôt que sa compagne. A elle sont tombés en partage les fatigues, les durs labeurs, les travaux vulgaires ; on dirait que l'homme, roi de la création, lui refuse le droit de penser et de vivre intellectuellement.

Quelquesfois, à de rares intervalles, une femme, brillant météore, proteste par son génie et sa gloire, contre cette dégradation : c'est que Dieu, se souvenant qu'une femme sera sa mère, ne veut pas permettre qu'elles soient toutes humiliées. Il veut qu'à chaque siècle du passé l'avenir puisse retrouver la figure de sa vie divine.

Au sein du calme et du bonheur, il nous fait admirer le profil si pur de la douce Rachel, celui plus fermement dessiné de Rebecca : et au jour du danger, lorsqu'il veut mieux faire sentir la puissance de son bras protecteur, il suscite les Débora et les Judith.

A la Grèce païenne il donne des femmes simples et belles, courbées sous le joug de leurs époux, séquestrées du monde et partagées entre l'amour de la famille et l'amour de la patrie. Elevant leurs enfants dans cette double affection et sachant en faire des citoyens et des pères.

Puis, tout à coup, leur sphère s'élargit, elles abandonnent d'un pas craintif le silence de leur solitude, elles réclament leur part des plaisirs et des bruits du monde, des jouissances du luxe ; et comme il leur manque ce qui fait la force et le bouclier de la femme, la vertu chrétienne, il arrive qu'éblouies du mouvement qui se fait autour d'elles, elles chancellent et ne peuvent lutter contre les séductions qui les entourent ; leurs mœurs s'altèrent, les principes qu'elles inculquent à leur famille sont moins austères et plus faciles. La corruption, et avec elle la décadence, se cachent derrière les splendeurs de la richesse. Nous assistons à l'apogée de la Grèce : sa ruine n'est pas loin. Minée par sa base, par la famille, cette puissante nation va bientôt crouler avec fracas, lançant par tout le monde les débris de sa grande et glorieuse organisation.

A Rome, la vie de la femme est plus grave encore. Chez ce peuple, qui suit conserver pendant cinq siècles l'ignorance des plaisirs et des arts, qui partage sa vie entre les travaux du laboureur et l'héroïsme du soldat, les femmes renfermées dans leur intérieur consacrent tous les moments de leur vie aux soins si doux de la maternité. Et l'on voit un empereur, maître du monde, se glorifier de ne porter que des vêtements filés et tissés par la main habile et travailleuse de l'Impératrice.

La Grèce, Rome, le monde entier, a comme le peuple de Dieu, ses héroïnes, nous célèbres qui appartiennent à la postérité : toutes figures grandes et nobles, auxquelles cependant il manque cet ineffaçable cachet, garantie mystérieuse de gloire durable que le christianisme devait leur apporter plus tard.

L'Evangile seul pouvait donner au monde le type de la femme forte décrite par Salomon, et qu'il n'avait pu trouver dans une grande souveraine de l'extrémité de l'Orient.

Des cimes du Golgotha coule enfin un sang régénérateur. La vérité, jusqu'à présent confinée dans un petit coin de la terre, va franchir toutes les barrières, vaincre tous les obstacles et se répandre jusqu'aux extrémités de l'univers. A côté de l'Homme-Dieu, la reconnaissance et l'amour des peuples placeront le culte de sa divine Mère ; et Marie grandissant la femme et la replaçant au rang que l'immuable volonté du Créateur lui avait assignée dès le principe, lui ouvre une voie nouvelle, voie toute de miséricorde et d'amour.

Le christianisme apportera donc à la femme, honneur, dignité, influence ; et en retour la femme donnera au christianisme toute la puissance de son dévouement. Embrassée du feu sacré de la charité et du prosélytisme, on la verra en tous lieux partager avec les ministres de la religion nouvelle, les sublimes succès de l'Apostolat.

Quelle nation, quelle famille n'eut pas un nom de femme à mêler à l'histoire de sa conversion ?

Dans le champ non moins vaste et si terrible de la

persécution, c'est la femme encore qui imprime au martyr cet élan d'enthousiasme qui rendit si nombreux et si sublimes les confesseurs de la foi. Là où des hommes pleins de force et de vigueur tremblaient, on vit des femmes, raffermissant leur faiblesse aux sources pures de la confiance et de la charité, monter la joie au front et le sourire aux lèvres, sur les bûchers en flammes ; on les vit se précipiter dans l'arène au devant d'une mort cruelle, et envoyer au ciel, avec leur dernier soupir, un sublime cri d'amour et d'espérance. On n'en vit aucune succombant à la faiblesse de son sexe, préférer une seule minute la vie à la mort, les fêtes et le luxe païen aux tourments et aux souffrances.

Autrefois, on avait été témoin de cette question que les plus graves philosophes se proposèrent et n'osèrent résoudre : *La femme est-elle d'une même nature que l'homme ? Comme lui a-t-elle une âme ?* La vie de servage et de matérialisme à laquelle tous les peuples anciens l'avaient condamnée avaient accoutumé l'homme à voir un être inférieur et déchu dans la femme : le christianisme en lui ouvrant une sainte carrière de dévouement et d'abnégation l'a rétablie sur son antique piédestal.

Les siècles ont passé, et au lieu de s'affaiblir, le prestige qui illumine la femme s'augmente chaque jour. A cette sainte auréole que lui ont donné la parole de Jésus Christ et les mérites de Marie vient se joindre dans l'Europe nouvelle un charme poétique que les Français ont apporté du fond de leurs sombres forêts, mystérieuse influence suscitée par Dieu lui-même chez ces peuples à demi barbares pour tempérer la rudesse de leur mœurs et leur indomptable nature. Déjà on voit poindre à son aurore cette merveilleuse puissance de la femme qui en fit quelque chose de si grand aux temps chevaleresques.

Nous l'avons dit, la mort était venue au monde par une femme ; le salut devait lui être communiqué par des femmes : aussi voyons-nous la France, l'Angleterre, une partie de l'Allemagne, la Bavière, la Hongrie, la Lithuanie, la Pologne et la Russie, et pendant quelque temps une partie de la Perse devoir les inappréciables trésors de la lumière évangélique à de saintes et pieuses femmes.

Les philosophes de l'antiquité avaient dédaigné dans leurs sages écrits de s'occuper de la femme : à peine si quelques uns d'entre eux, venus à une époque de décadence morale, avaient consacré quelques pages à célébrer leur ambition, leurs faiblesses ou leurs crimes. Les poètes seuls, en chantant les plaisirs du paganisme avaient évoqué des noms et des souvenirs de femme, plutôt pour vanter leur beauté et leur esprit que pour s'occuper de leurs vertus : " car, avait dit un sage, la femme la plus vertueuse est celle dont on s'occupe le moins."

Quant aux législateurs, ils semblent ne s'être souvenus d'elle que pour l'exclure de toute participation, non seulement aux affaires publiques, qui ne sont point de son domaine, mais encore de la direction de la famille, la considérant comme une sorte de propriété acquise par l'homme et sur laquelle celui-ci avait droit de vie et de mort.

Bien loin de partager ce dédain, les Pères de l'église n'ont cessé, depuis le berceau du christianisme jusqu'à nos jours, de consacrer aux femmes leurs plus belles et leurs plus éloquentes pages. Pour elles, leur sollicitude la plus tendre, leurs soins les plus paternels ; pour elles, leurs exhortations les plus pathétiques, leurs conseils les plus suaves. On sent dans leur parole un triple senti-

ment d'admiration, de tendresse et de pitié. De ce mélange de sentiments opposés jaillit une poésie inimitable, sublime, que la foi et la charité chrétiennes peuvent seules imprimer à une œuvre humaine. La pensée et le souvenir des vertus de la femme suffisent à opérer partout une transformation complète.

Il y a toute une civilisation entre ces superbes philosophes dont nous parlions tout à l'heure, à ces hardis et vaillants chevaliers dont le cri de guerre était : *Dieu et ma Dame*.

On dit que chez la femme, le sentiment religieux est plus développé que chez l'homme. Faut-il s'en étonner ? En voyant ce que le christianisme a fait pour elles, ne doit on pas comprendre que lors même que l'amour et le devoir ne les porteraient pas à la pitié, la reconnaissance suffirait seule à la leur inspirer dans toute sa plénitude et son enthousiasme.

Ainsi grandie et fortifiée par la religion, la femme participe à toutes les pensées, à tous les projets de l'homme ; son esprit plus fier et plus éclairé domine souvent celui de son époux, l'affabilité de ses manières, la douceur de son langage lui donnent encore une supériorité morale incontestable, surtout à une époque de barbarie et d'ignorance.

Mais alors comme aujourd'hui, on lui demande en échange de tant d'honneur et de déférence les vertus de son sexe. On la veut pieuse, modeste, douce, bienfaisante : on veut que son mérite soit tout d'intérieur, on lui demande de diriger sa maison, de répandre l'ordre et le bien être autour d'elle, de surveiller ses domestiques, d'élever ses enfants dans des sentiments d'honneur et de loyauté. On veut bien qu'elle gouverne ; on ne veut pas qu'elle règne. Au mari toute l'autorité apparente ; à la femme l'autorité réelle, puisque cet ordre auquel la première elle obéit, c'est elle qui l'a inspiré, parceque cette colère devant laquelle elle tremble tout d'abord s'évanouit devant un sourire de ses lèvres, devant une douce parole échappée de son cœur.

En suivant peu à peu le progrès de la civilisation moderne, vous retrouvez toujours de plus en plus palpables les preuves du rôle éminent que la femme a joué dans la marche du monde. Au siècle des Monique et des Blanche de Castille, nous retrouvons les Augustin et les St. Louis ; au siècle des Clémence Isaure et des Clotilde de Surville, nous voyons surgir les troubadours et les poètes. Si au contraire, nous rencontrons sur nos pas un siècle de corruption, de malheur et de désordre : ah ! détournons le regard. Il n'y avait plus alors sur la terre de mères chrétiennes, c'était le règne d'Elisabeth ou de la Pompadour.

Tout en ce monde tend essentiellement à retourner vers son principe : ainsi l'âme, malgré les efforts des sens, cherche sans cesse à s'élever vers le ciel ; la terre ne saurait lui suffire ; et au milieu de l'enivrement des plaisirs, des jouissances du luxe et de l'orgueil, il lui manque encore quelque chose ; elle comprend d'instinct que sa destinée porte plus haut. De même le cœur et l'esprit de l'homme reviennent toujours à ses premières impressions, aux premières paroles qui furent doucement murmurées à son chevet d'enfance. Gloire et honneur à la mère, si ces paroles furent sages et fortes, si les mots sacrés *Dieu et devoir* furent prononcés avant tous les autres ! Car, vous le savez tous, le souvenir d'une mère ne meurt pas.

Mais pour être une noble et sainte mère, il faut avoir

été une pieuse et douce fille. La maternité est une dignité si éminente que ce n'est pas trop de toute la vie pour s'y préparer. L'action de la femme est si immédiate et si puissante que c'est dès le berceau qu'elle doit être initiée aux vertus de son sexe.

A l'ombre du foyer domestique, qu'elle grandisse en sagesse et en mérite en même temps qu'en âge et en beauté; qu'elle ouvre son jeune cœur à toutes les joies que donne le dévouement, le devoir rempli et l'exercice de la charité; qu'elle sache consoler comme elle sait donner, et comme la grande Elisabeth de Hongrie, elle trouvera sans cesse son vêtement rempli et tout parfumé de roses mystérieuses.

Surtout qu'elle se souvienne que la femme n'est pas née pour les vertus éclatantes: Dieu a donné cette terrible part à l'homme; il lui a réservé à elle les vertus modestes et l'action du cœur. Et certes la part est aussi belle.

Si, cependant, Dieu permet quelquefois que quelques unes d'entr'elles sortent de la vie commune, revêtent l'arme des combats comme Judith, Jeanne d'Arc, Jehanne Hachette de Beauvais, ou la plume de l'écrivain comme Ste. Thérèse, Madame de Sévigné, Madame Deshoulières, Madame Dacier, Madame de Girardin, Madame Desbordes-Valmore, se sont des exceptions qu'il est permis d'admirer mais que l'on ne doit pas envier.

Une nation doit s'énerguer de ses femmes célèbres, remercier le ciel de les lui avoir données, les considérer comme une de ses plus pures gloires; mais la femme qui ne chercherait à devenir illustre que pour prendre place dans cette noble galerie ne mériterait pas de l'obtenir. Sans modestie la femme n'est plus femme. C'est le ménage, c'est la famille qui est le rempart le plus doux et le plus assuré des femmes, a dit un célèbre écrivain. Non, nous ne voulons pas borner un tel empire; nous l'étendons à la demeure des malheureux, à l'asile de ceux qui souffrent. Nous nous souvenons alors du rôle presque exclusif joué par la femme dans cette grande voie de bienfaisance qu'on appelle la charité.

J'ai parlé de l'influence de la femme, de sa réhabilitation, de ses grandeurs d'aujourd'hui: je vous ai dit un mot du rôle tout intime que doit jouer la femme pour être à sa place: on a vu qu'il y avait eu des exceptions. Des femmes ont eu elles aussi des missions publiques à remplir, missions toute de poésie, de sentiment et de cœur.

Je n'ai pas à chercher longtemps pour vous nommer un de ces dernières dont l'ange de la mort vient de fermer le tombeau. Je vous rappelle Madame Desbordes-Valmore.

Née au commencement de la tourmente sociale de 93, Madame Desbordes-Valmore connut le malheur jeune: l'infortune s'assit à son chevet d'orpheline à l'âge de 13 ans. Donée des plus heureuses qualités, elle fut destinée au théâtre; mais la scène convenait mal à ce cœur ulcéré de chagrins, plein d'une activité fiévreuse et d'une tendresse filiale. Il lui fallait le foyer domestique pour vivre; le parterre, les applaudissements, le succès des coulisses lui faisaient mal. Souvent elle avait envie de pleurer, dit un de ses biographes, quand il lui fallait chanter.

Enfin, elle quitta le théâtre et s'aperçut que Dieu, l'avait fait poète. Ses premiers essais parurent en 1818.

Madame Desbordes-Valmore est toute dans ses œuvres; sa poésie est l'expression de son état intime,

le reflet coloré de sa vie d'angoisses et de douleurs; c'est toujours elle qu'elle chante:

Car je suis une faible femme;
Je n'ai su qu'aimer et souffrir;
Ma pauvre lyre c'est mon âme...

Cependant jamais elle ne cesse d'intéresser. "C'est qu'en effet on y trouve de ces cris si profondément sentis, de ces élans si délicatement passionnés; elle prête aux moindres choses un charme si réel, si palpitant, qu'à votre insu il s'établit entre elle et vous cette secrète intimité où l'âme répond à l'âme, et se livre sans réserve comme à un autre soi-même. Jamais les sentiments exquis d'un cœur aimant, les généreuses expansions d'une âme sensible, ne coulerent avec plus de rythme, de nombre et d'abondance que dans la pièce intitulée: *À celles qui pleurent*, prologue de *Bouquets et prières*, que nous recommandons aux déshéritées des tendres affections, à toutes celles que désole le froid de l'oubli.

Prisonnière, en ce livre, une âme est contenue.
Ouvrez, lisez, comptez les jours que j'ai soufferts;
Pleureuses de ce monde où je passe inconnue,
Rêvez sur cette cendre et trempez-y vos fers.

Chantez: un chant de femme attendrit la souffrance.
Aimez: plus que l'amour, la haine fait souffrir.
Donnez; la charité relève l'espérance.
Tant que l'on peut donner, on ne veut pas mourir...

Pour livrer sa pensée au vent de la parole,
S'il faut avoir perdu quelque peu de raison,
Qui donne son secret est plus tendre que folle.
Méprise-t-on l'oiseau qui répand sa chanson?

Lorsque la succession des temps nous laisse en années ce qu'elle nous retire en illusion,—triste échange,—de vagues retours vers le passé viennent surprendre encore cette âme désabusée du monde. Elle a vu fuir à tire d'aile ce Dieu rapide qui ne vient nous visiter qu'une fois en la vie, la jeunesse; de doux souvenirs se pressent en foule autour d'elle, et alors cet hymne: *Point d'adieu*, s'exhale de ses lèvres brûlantes comme un dernier encens:

Jeunesse, adieu! car j'ai beau faire,
J'ai beau t'étreindre et te presser,
J'ai beau gémir et t'embrasser,
Nous fuyons en pays contraire.
Ton souffle tiède est si charmant!
On est si bien sous ta couronne!
Tiens: ce baiser que je te donne!
Laisse-le durer un moment...

Voici de ces vers qu'on n'oublie jamais; dès qu'on les a lus une fois; ils s'impriment dans la mémoire comme dans la pensée du sculpteur sur l'argile docile. On aime à se les rappeler comme un doux écho de ce temps où la vie surabonde, où le bonheur ruisselle; de cet âge de prestige et d'exaltation sainte, où l'on croit, où l'on aime, où l'on se passionne pour tout ce qui est bon, où l'imagination, secouant sa longue robe d'azur et d'or, vous inonde de poésie, de fleurs et de soleil. Oh! la jeunesse, c'est une si belle chose qu'il est bien permis de la regretter quand pour jamais elle vous dit adieu!

Madame Desbordes-Valmore a surtout écrit pour les mères. Ses romans sont empreints d'une délicieuse teinte d'enfance, qu'elle approprie à cet âge d'une manière surprenante. Avez-vous lu *l'Enfant des Champs Ellysés: l'Avenir d'une vieille femme*?

Voici deux de ces jolies pièces où la tendresse de l'auteur retrouve toujours tant d'écho dans le cœur des autres mères. Nous les prenons dans le *Journal de l'Instruction Publique* de 1857 :

LE COUCHER D'UN PETIT GARÇON.

Couchez-vous, petit Paul ! il pleut. C'est nuit, c'est l'heure,
Les loups sont au rempart, le chien vient d'aboyer.
La coche a dit : "Dormez !" et l'ange gardien pleure,
Quand les enfants si tard font du bruit au foyer.

"Je ne veux pas toujours aller dormir, et j'aime
A faire étinceler mon sabre au feu du soir.
Et je tueraï les loups ! je les tueraï moi-même !
Et le petit méchant, tout au vint se rasseoir.

Où sommes-nous, mon Dieu ! donnez-nous patience :
Et surtout soyez Dieu ! soyez lent à punir !
L'âme qui vient d'éclorre a si peu de science !
Attendez sa raison, mon Dieu ! dans l'avenir.

L'oiseau qui brise l'œuf est moins près de la terre :
Il vous obéit mieux : au coucher du soleil,
Un par un descendus dans l'arbre solitaire,
Sous le rideau qui tremble ils plongent leur sommeil.

Au colombier fermé nul pigeon ne roucoule ;
Sous le cygne endormi l'eau du lac bleu s'écoule ;
Paul trois fois le couvense a compté ses enfants :
Son aïe les enferme ; et moi, je vous défends !

La lune qui s'enfuit, toute pâle et fâchée,
Dit : " Quel est cet enfant qui ne dort pas encor ?"
Sous son lit de nuage elle est déjà couchée ;
Au fond d'un cercle noir la voilà qui s'endort.

Le petit mendiant, perdu seul à cette heure,
Rôdant avec ses pieds lins et froids, doux martyr.
Dans la rue isolée, où sa misère pleure,
Mon Dieu ! qu'il aimeraït un lit pour s'y blottir !

Et Paul, qui regardait encore sa belle épée,
Se coucha dorcement en pliant ses habits :
Et sa mère bientôt ne fut plus occupée
Qu'à baiser ses yeux clos par un ange assoupis !

ADIEU D'UNE PETITE FILLE A L'ÉCOLE.

Mon cœur battait à peine, et vous l'avez formé ;
Vos mains ont dénoué le fil de ma pensée,
Madame, et votre image est à jamais tracée
Sur les jours de l'enfant que vous avez aimé !

Si le bonheur m'attend, ce sera votre ouvrage ;
Vos soins l'auront semé sur mon doux avenir ;
Et si, pour m'éprouver, mon sort couvre un orage,
Votre jeune roseau cherchera du courage,
Madame ! en s'appuyant sur votre souvenir.

Dans la société, dans la famille la femme a un rôle à part : il en est de même dans les lettres. Elle seule sait y porter le cœur ; personne ne sait faire rêver, aimer ou pleurer comme elle.

Il y aurait un beau livre à faire sur la femme en Amérique, sur sa condition, son existence et son action qui est tout autre qu'en Europe. Les États-Unis surtout sous ce rapport fourniraient le champ le plus fécond d'études et d'enseignement. Tant il est vrai qu'il n'y a que la religion pour élever la femme à son véritable état de grandeur en la mettant à sa place. Méconnaissant cette loi, les femmes américaines ont voulu un beau jour participer aux avantages de la constitution ; elles se sont réunies, ont fait force discours et ont proclamé bien haut l'indépendance et les droits de la femme. Le ridicule fut immense : quelques maris sévèrent et

quelques unes désertèrent la cause ; néanmoins, un comité fut organisé :

L'une de ces associations, établie à Cincinnati, vient de promulguer le catalogue suivant, que chaque associée s'est engagée à faire rééciter à son mari, au moins une fois la semaine, sous peine, s'il refuse obstinément d'obéir, de l'attaquer en divorce dans les quinze jours qui suivront le premier refus :

"Je suis ta femme comme tu es mon mari : nous sommes égaux dans notre ménage.

1. Tu n'auras point d'autres femmes devant ma face.
2. Tu ne garderas dans ta maison aucune jolie servante qui me déplaît.
3. Tu ne prendras point le nom de ta femme en vain, même quand il manquera un bouton à ta chemise, ou du sel dans ta soupe.
4. Souviens-toi toujours de ta femme, afin de ne jamais lui manquer de respect.
5. Honore les père et mère de ta femme.
6. Tu ne bouderas point.
7. Tu ne trouveras jamais à redire à ton dîner.
8. Tu ne chiqueras point.
9. Tu ne seras point jaloux de ton voisin.
10. Tu ne fréquenteras point les auberges : tu ne convoiteras point le rhum de l'aubergiste, ni son brandy, ni son gin, ni son whisky, ni son vin, ni aucune autre chose qui se trouve derrière son comptoir, et tu seras toujours chez toi et chez moi à neuf heures du soir."

Voilà où aboutissent les efforts qui ne vont pas demander leur raison d'être à la religion.

Au Canada, nous devons bénir Dieu de celles qu'il nous a données pour mères, épouses et sœurs. La femme canadienne élève sa famille dans le silence du foyer domestique : mais elle sait en faire des générations fortes et patriotiques. Elle même au besoin sait prendre à l'heure du danger le mousquet des combats : qui ne connaît l'héroïque conduite de Mademoiselle de Verchères lorsque le fort où était sa mère seule et sans gardes fut attaqué par un gros parti de sauvages.

La femme canadienne pleine de vertus et d'amabilité chez elle, sait mieux affronter l'expatriation et les dangers que l'homme. Elle est plus capable de dévouement que lui. Un fait le prouve à l'évidence.

Jetez les yeux autour de vous : combien de maisons d'éducation, de convents et d'ordres religieux s'élèvent de toutes parts. Qui les remplit ? la femme canadienne. Il y a quelques jours, une sainte caravane de missionnaires est partie pour les missions de l'Orégon, quel nombre de sœurs canadiennes l'Archevêque n'a-t-il pas en de suite à sa disposition !

Un jour Napoléon demandait à la célèbre Madame Campan : que manque-t-il donc aux jeunes personnes pour être bien élevées ?

Des mères, répondit elle.

Le Canada possède des mères ; et voilà pourquoi nous sommes aujourd'hui un peuple victorieux de 40 années d'oppression et de 10 de combats.

La charité de la femme canadienne est égale à son dévouement. Sous ce rapport, je n'ai pas besoin d'aller au loin chercher des exemples ; je n'ai qu'à prononcer un nom qui est cher à tout Terrebonne, un nom que porte avec tant de dignité et de munificence une famille descendante de cette demoiselle de Verchères dont l'héroïsme vous est connu, la famille Masson.

Je voudrais vous parler encore des grâces, de l'esprit,

des qualités, de la vraie poésie qui se trouve chez la femme canadienne, chez cette jeune fille dont les traits révèlent le cœur et dont chaque parole est une fleur ; je voudrais vous parler de nos mères à tous plus au long ; et pour cela je n'aurais qu'à faire parler vos souvenirs les plus doux et les plus délicieux : je ne l'ose. Il me faudrait peindre d'après nature, et vous avouerez, Messieurs, que les dames de Terrebonne m'en voudraient d'être peintre trop fidèle. Leur modestie en souffrirait certainement trop.

FEUILLETON :

LES DEUX PIGEONS.

DEUXIÈME PARTIE.

PARIS.

IX

(Suite.)

— Quel bain ! disait le lendemain matin Jules à Léon. Heureusement que je sais nager ! Et Ludovic ?

— On ne l'a pas encore vu rentrer.

— Le pauvre garçon ! J'ai fait ce que j'ai pu pour lui saisir bras ou jambe ; mais, diable ! le moment était critique. J'ai voulu d'abord te sauver, cher Léon, et, ma foi, j'ai réussi. Au moment où nous gagnions la rive, j'ai recommandé Ludovic à nos canotiers, qui se débattaient dans la Seine, mais j'ai bien peur !...

En ce moment on frappe à la porte des deux frères.

— Ami ! cria-t-on.

— Ah ! c'est Gaston, un de nos canotiers ! Eh bien, Gaston, Ludovic, Arthur ?...

— Arthur est dans son lit ; il grelotte ! Ludovic est à peu près asphyxié, le pauvre garçon ! Nous avons eu une peine à le tirer de l'eau !...

— Tu comprends, dit Jules, que j'ai dû penser d'abord à Léon, qui était évanoui quand je l'ai traîné sur la rive ; je l'ai porté dans l'auberge où nous avions dîné et où on l'a fait revenir ; ma foi, j'ai profité d'une voiture qui revenait à Paris pour l'y ramener. Et où est Ludovic ?

— Encore à Asnières, avec Arthur, dans l'auberge où tu as porté Léon.

— Allons, partons ! dit Jules, allons les voir !

Quand les deux Nimois arrivèrent, ils virent avec joie que Ludovic était beaucoup mieux, quoiqu'il fût saisi de temps en temps d'un tremblement assez fort et que le médecin qu'on avait appelé lui trouvât de la fièvre. Quant au jeune canotier qui avait couru le même danger, il était déjà debout et se préoccupait fort de retrouver le bateau qui avait chaviré.

Les Nimois avaient le cœur sur la main ; ils voulurent passer la journée et la nuit à côté des jeunes gens. Le

lendemain, ils revenaient à Paris tous ensemble, Ludovic, encore faible et souffrant, mais brülant de voir Alphonse et craignant qu'un jour de retard ne nuisît à sa fortune, car il avait manqué le premier rendez-vous qu'Alphonse lui avait donné.

— Eh ! tranquillisez-vous, mon cher, lui disait Léon, Alphonse comprendra parfaitement qu'un noyé puisse manquer au rendez-vous.

— A demain donc ! disait Pierre, qui aurait dû avant tout remercier Dieu de se retrouver dans sa petite chambre de la rue Montmartre. A demain la fortune ! Tandis qu'il souhaitait le bonsoir aux deux Nimois, et oubliant le péril qu'il venait de courir, la mort qu'il avait vue de si près : "A demain ! répétait-il, le succès et la fortune !..."

Le lendemain, Pierre était prêt de bonne heure. Jules avait écrit la veille à Alphonse qu'une indisposition les avait forcés à remettre leur visite, mais qu'ils lui amèneraient Ludovic le lendemain, à son *heure de réception*. Ce mot plut à Alphonse ; il n'y a pas d'homme en France qui n'aime à trancher du ministre.

Les trois amis, avant de sortir, parlèrent d'Alphonse.

— Il y a longtemps que vous le connaissez ? dit Pierre, qui avait invité les Nimois à déjeuner dans sa chambre.

— Pas très-longtemps, mais on fait bien facilement connaissance avec lui, répondit Léon, et nous pourrions, si l'heure ne nous pressait pas un peu, vous raconter son histoire : Alphonse Birat, dont le nom commence à retentir dans la Bourse, n'est pas un homme ordinaire. Méridional comme nous, mais plus âgé que nous d'une douzaine d'années au moins, avec une grande expérience de Paris, il a voulu réussir, et il a réussi dans cette grande bataille des écus que livrent maintenant tant d'Alexandre et de César dans le monde des affaires. Les affaires ! nom vague, élastique et commode. Maintenant, toute spéculation, quelle qu'elle soit, de même que le commerce le plus modeste, se trouve renfermée dans ce mot générique, les affaires, comme s'il n'y en avait qu'une, celle de gagner de l'argent. Et je puis vous assurer que les affaires affluent maintenant chez Alphonse ; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est excellent garçon. Vous n'avez fait que l'entrevoir ; maintenant, vous allez le connaître." Et les deux Nimois, qui étaient tout prêts, sortirent avec Pierre, dont l'esprit était plein d'Alphonse Birat.

Les bureaux d'Alphonse étaient établis dans une très-belle maison de la Chaussée-d'Antin ; ils avaient l'air plutôt d'un appartement à la mode que d'un cabinet d'affaires. Quand les trois amis s'y présentèrent, ils eurent à faire antichambre dans un grand salon meublé à la fois avec luxe et avec goût.

Avant d'entrer dans les affaires, Alphonse s'était senti un penchant prononcé pour les arts, et il les avait étudiés, la plume et le pinceau à la main ; mais, lui

aussi, il éprouvait un désir ardent de succès, de luxe, de grandeur telle que la fortune peut la donner. Il prétendait jouir et dominer, et il comprit bientôt ce qu'il avait à faire pour se transformer, lui pauvre et obscur, en grand seigneur d'écus. Et, d'abord, premier point indispensable pour réussir, il crut lui-même à ses idées. Il avait su donner à une maison de banque, fondée avec de petits capitaux que des amis enthousiastes lui avaient fournis, un développement aussi extraordinaire que rapide.

Ce qui doit jeter une lumière assez grande sur nos mœurs et notre époque, c'est que ce volontaire des finances et de la banque, cet esprit beaucoup plus artiste que financier, avait pu réussir.

Il n'était pas le seul. Combien, à Paris, avant cette fièvre de spéculation qui a éclaté depuis quelques années, suivaient des voies toutes différentes, et cependant ont voulu devenir hommes d'affaires !

Comment expliquer ces improvisations et ces métamorphoses ? Par la flexibilité de l'esprit français et par la légèreté de l'esprit parisien. Non qu'il n'y ait point à Paris de très-bons négociants et d'excellents banquiers ; mais, pour peu que l'on compare la physionomie de Londres et celle de Paris, cette cité de Londres, ville spéciale de la banque et du commerce, où dans des bureaux pleins de simplicité, loin des distractions et des plaisirs, on ne s'occupe que d'affaires, et cette Chaussée-d'Antin, où les affaires semblent à peu près tolérées par les plaisirs, on comprendra ma pensée. Comment donc s'étonner que des hommes d'imagination se réveillent un beau matin banquiers ou entrepreneurs de chemins de fer, comme cela s'est vu, dans une ville où l'on court de la Bourse aux boulevards et aux théâtres, où tous les deux se touchent et sont à peu près réunis, où l'on peut traiter légèrement les choses sérieuses, sauf à traiter sérieusement les choses légères ?

Nos trois jeunes gens ne faisaient pas assurément toutes ces réflexions, ils s'émerveillaient plutôt à la vue des nombreux visiteurs introduits tour à tour dans le cabinet du banquier. Leur attente fut longue. Alphonse était causeur. Il parlait bien et facilement. S'il rencontrait son homme, il traitait volontiers des questions de littérature, d'art, de politique et même de religion, tandis qu'il semblait absorbé par les finances. Quoiqu'il eût le sentiment de sa supériorité, il était *bon garçon*, comme le disait Jules ; c'était un bon camarade, qui, surtout depuis sa prospérité récente, groupait autour de lui beaucoup d'amis. D'autres méridionaux avaient mis Jules et Léon en rapport avec lui, et, comme il aimait assez le rôle de Mécène, il recevait familièrement l'écrivain et l'artiste, qui lui avaient plus d'une obligation.

Enfin la sonnette d'Alphonse retentit, un garçon accourut, et, sortant avec une certaine importance du

sanctuaire où s'élaboraient tous les plans financiers de la maison, il appela les jeunes protégés du patron.

Alphonse était en belle humeur ; il accueillit Pierre avec beaucoup de grâce. Le nom de Ludovic Argelès, qui sonnait bien, la bonne mine du jeune homme, dont la physionomie était intelligente et animée, sa mise soignée et de bon goût, produisirent le meilleur effet sur notre financier, qui, ce matin-là même, avait reçu quelques souscriptions importantes à une grande affaire qu'il commençait à monter.

Alphonse, comme on l'a déjà vu, avait fait un voyage aux Pyrénées, et il aimait à en causer ; cela était de bon ton, et sentait son *gentleman* ; le terrain était excellent pour Pierre, nous voulons dire pour Ludovic Argelès. On revint sur la conversation du parc d'Asnières, on parla calculs, opérations difficiles ; Pierre eut le bonheur de saisir parfaitement les observations d'Alphonse, et de prouver qu'il calculait de tête avec beaucoup de facilité et de promptitude.

— Dinez donc aujourd'hui avec moi, ainsi que Jules et Léon, lui dit Alphonse, nous causerons.

Ce mot revenait assez souvent dans la conversation d'Alphonse, et il était de bon augure.

— Les affaires m'accablent, ajoutait-il, mais, je vous l'ai dit, il faut bien livrer la grande bataille, trouver Austerlitz et éviter Waterloo !

Cette journée, qui avait bien commencé, finit encore mieux pour Ludovic Argelès, qui désormais aimait à oublier le nom de Pierre. Alphonse avait besoin d'un secrétaire dans lequel il pût avoir la plus grande confiance ; après une longue conversation avec notre jeune Basque, il demeura convaincu qu'il était précisément ce qu'il lui fallait, tant il lut dans ses regards d'énergique volonté, tant il crut aussi lui trouver de vocation financière.

Deux jours après, Ludovic Argelès était installé dans un bureau magnifique, où il fut chargé de recevoir à la place d'Alphonse, qui ne pouvait suffire aux audiences, toutes les propositions d'affaires qu'on apportait journellement à celui-ci, et de faire un rapport verbal au banquier en lui désignant les noms de ceux qui s'étaient présentés. Alphonse avait conçu de prime abord une sorte d'affection pour lui, et voulait qu'il se formât, disait-il, au contact des hommes ; il l'envoyait aussi à la Bourse, et là il devait s'accoutumer, sous la direction d'un agent de change ami d'Alphonse, à suivre les rapides fluctuations du marché et les grandes affaires qui pouvaient s'engager. " Pour vaincre, disait Alphonse, il faut bien connaître le champ de bataille." Alphonse dictait en outre un assez grand nombre de lettres à son jeune secrétaire, qui avait heureusement une écriture belle et hardie.

Un homme d'esprit a dit : " Rien ne réussit comme le succès." Il voulait parler du succès littéraire. Qu'un

premier livre fasse du bruit, beaucoup de bruit, la réputation d'un auteur est faite, et il peut vivre là-dessus; on dit: "C'est l'auteur de tel ouvrage," et cela suffit.

Ce qui est vrai en littérature ne l'est pas moins en finances. Alphonse avait fondé sa maison au moment même où commençait la fièvre de la spéculation, et il avait réussi: ce qu'on lui apportait d'argent, de liasses de billets de banque, excita, les premiers jours, l'étonnement de Pierre; mais bientôt Ludovic Argelès eût remplacé Pierre, et il fut assez convaincu de l'excellence du conseil que lui avait donné son patron, celui d'être bien résolu à ne pas rester commis et de considérer l'argent comme un sujet qu'il fallait ranger sous les ordres de l'intelligence, pour sortir de cette surprise naïve des premiers jours et regarder les billets de la Banque de France comme du papier que celui d'Alphonse valait peut-être déjà, et que celui de Ludovic Argelès vaudrait certainement un jour. Tel client de la maison venait d'un air humble apporter ses billets de mille francs à Alphonse, qui répondait avec sang-froid: "C'est bien, je vous trouverai *une place*," bien entendu pour les billets. Et quel banquier les refuse? Dans ce tourbillon qui a entraîné tant d'esprits divers, on eût dit que la spéculation, en ne reculant devant aucune entreprise, multipliait les capitaux qu'elle faisait affluer, et qu'en dehors d'elle il n'y avait plus de carrière digne de l'intelligence humaine.

Il était curieux, l'été, dans les localités voisines de Paris, d'écouter, au moment de monter en chemin de fer, les conversations à haute voix des voyageurs qui remplissaient la salle d'attente: "Une belle affaire! disait l'un.—Que fait un tel? reprenait l'autre.—Il fait *des affaires*," répondait son interlocuteur.—Ah! il fait des affaires?—Oui, il fait des affaires!" Et tous les deux se regardaient comme s'ils avaient articulé quelque formule sacramentelle: on pouvait, on devait nommer un homme qui *faisait des affaires*, c'était quel-qu'un: toute la question était de savoir le chiffre de son gain; or, s'arrêter au-dessous du million était mé-diocre.

L'imagination de Pierre, déjà vivement surexcitée par l'ambition, tombait ainsi dans un milieu d'ardentes cupidités; comment ne se serait-il pas bientôt identifié avec les sentiments qu'on y respirait? Ce monde où la soif de la fortune, et de la fortune prompte, immédiate, était si grande, cherchant surtout à satisfaire ses passions avec cet or si facilement gagné; qui disait homme d'argent, dans la sphère de ces hardis spéculateurs, disait presque toujours homme de plaisir, et, pour nous servir d'un mot que ce monde-là connaît, *viveur*. Viveur en perdant sa vie dans une voie funeste, viveur en risquant les dernières chances d'une vie immortelle dans les jouissances d'une existence sans règle et sans frein.

Et c'était dans cette voie qu'était précipité l'enfant

autrefois si pur des montagnes, le chrétien qui naguère n'avait pas même l'idée d'une parole légère!

Alphonse, pour lequel il avait une grande admiration, malgré quelques heureuses inconséquences dans ses idées qui tenaient à sa vie passée d'écrivain et d'artiste, à quelques sentiments de générosité qui l'élevaient au-dessus d'un certain niveau, à quelques impressions chrétiennes qui ne l'abandonnaient pas tout à fait, était, lui aussi, homme de plaisir. Il suivait la pente commune de ces heureux du jour. Ainsi la vie de bureau était entre-mêlée de conversations plus que frivoles et de passe-temps qui effaçaient toute idée grave et morale: l'Opéra, les bals publics, les jardins où l'on est sûr de trouver mauvaise compagnie, les longues veilles au milieu de ces dangereuses distractions, pendant la journée les affaires et la Bourse, voilà comment se partageait la vie de Pierre.

—Ludovic, lui dit un matin son patron, qui aimait quelquefois à gâter ceux qui l'entouraient, il faut, mon cher, que je fasse votre fortune... Non, ne me remerciez pas, vous me plaisez, mon garçon, et, comme il n'y a pas de plus grand bonheur que d'être riche, je ne vois pas pourquoi vous ne le seriez pas.

A ce sage discours Pierre répondit par de vifs remerciements, puis attendit qu'Alphonse s'expliquât.

—Voilà, reprit ce dernier, de quoi il s'agit: on me propose une affaire de vaisseaux transatlantiques; vous savez, mon cher, ces diables de vaisseaux sont fort à la mode depuis quelque temps, et il y a là quelques bonnes primes à gagner. Je me décide à acheter les vaisseaux, nous les mettrons en actions, et je vous en donnerai une par dizaine que vous placerez. Cela vous va-t-il? poursuivit Alphonse de ce ton dont on parle à un enfant d'une friandise et dont on lui dit: Veux-tu du sucre?

C'est à peu près de la même manière qu'Alphonse parlait de ces *diables de vaisseaux*. Les spéculateurs, au milieu desquels nous nous trouvions en ce moment, ne savaient point s'entretenir avec sang-froid du but de leurs espérances; ces *diables de vaisseaux*! cela signifiait: rapporteront-ils tout ce qu'on peut en attendre? c'est-à-dire les actions monteront-elles? car il ne s'agissait pas de les garder.

Pierre accepta avec une vive reconnaissance: il y avait huit cents actions à placer.

A dater de ce jour, il dormit à peine. Le soir, en se couchant, il rêvait au placement des actions d'Alphonse. Vingt fois il se retournait dans son lit, songeant à quels agents de change il devrait d'abord s'adresser. Et puis il calculait ce que lui rapporterait le placement de tel nombre d'actions: s'il les plaçait toutes? "Toutes! disait-il en se parlant à lui-même, j'aurais cent mille francs!..."

Quelquefois, le matin, Jules ou Léon passait à son bureau:

—Bonjour, Ludovic!

—Bonjour, cher ami, bonjour.

—Où est-il ? disait son visiteur. Assurément, il n'est pas ici !

En effet, l'esprit du jeune homme errait dans les rêves dorés de la finance, absolument comme celui d'un poète se serait égaré dans les caprices de son imagination.

C'était au milieu de ces rêves mêmes qu'il se préparait au combat et qu'il trouvait l'enthousiasme dont il avait besoin pour obtenir le succès.

Léon était un véritable artiste, comme Jules, et n'entendait rien aux opérations de Bourse. Cependant, quand il se trouvait dans le bureau de Ludovic Argelès, où Alphonse aimait assez, en bon prince, à venir s'asseoir pour fumer et causer, la conversation s'engageait quelquefois sur les *affaires*.

Léon ne se doutait pas des *caissements transatlantiques*.

—C'est drôle, dit-il un jour, on s'enrichit maintenant d'une manière bien singulière : on monte une affaire quelconque, bonne ou mauvaise, peu importe, et puis, après l'avoir fait bien mousser, on la vend le plus cher possible à des actionnaires qui deviennent ce qu'ils peuvent. On appelle cela du génie financier.

—Voilà bien ces artistes ! reprit Alphonse en souriant ; ne l'écoutez pas, Ludovic ; la spéculation, voyez-vous, est la vie même du commerce : si vous y mettez des limites, des entraves, qu'arrivera-t-il ? Il n'y aura plus de commerce. Mais une affaire peut se vendre au-dessus de sa valeur ; cela se voit, ajouta-t-il ; mais les actionnaires qui jugent à propos de la prendre peuvent y perdre ; cela est vrai, comme on peut être tué dans une bataille.

Telle était la nouvelle morale à laquelle Alphonse initiait Ludovic Argelès. Au reste, Alphonse était généreux : il lui arrivait de passer à la caisse avec Jules ou Léon, et de faire escompter pour les deux frères des valeurs qu'autre part on eût refusées à leur qualité même d'écrivain et d'artiste, quand il ne leur avançait pas en secret telle somme peu considérable qui venait soutenir leur courage et pourvoir à leurs plus pressants besoins.

Ces services que leur rendait Alphonse, les deux frères ne manquaient point d'en parler à Pierre, et celui-ci en concevait pour lui une nouvelle estime.

Il ne songea donc qu'à bien placer les actions dont il s'était chargé, sans se préoccuper de leur valeur réelle.

Il réussit. Le vent était à ces sortes d'affaires. D'ailleurs, c'était lui qui recevait un grand nombre des visiteurs d'Alphonse, de ces candides actionnaires qui regardaient un homme heureux jusque-là comme le meilleur conseiller dans leurs placements. Ludovic avait eu soin de faire suspendre dans son bureau une affiche énorme en tête de laquelle on lisait, en caractères gigantesques :

VAISSEAUX TRANSATLANTIQUES. Elle était en face de la porte, et personne ne pouvait entrer sans la voir. Bien des visiteurs s'arrêtaient ébahis devant cette affiche, et le texte sur lequel Pierre avait à leur parler était trouvé.

Six semaines après le jour où Alphonse avait proposé à Pierre l'affaire des *vaisseaux*, un jeune homme descendait à pas rapides le perron de la Bourse. En un instant il fut sur les boulevards, devant Tortoni. Il marchait ou plutôt il courait sous l'impression du moment.

—Eh ! tu vas me renverser, mon cher, lui dit un autre jeune homme en le prenant amicalement par le bras.

—L'affaire est faite ! lui répondit celui-ci avec une joie qu'il ne pouvait cacher, en l'entraînant loin des promeneurs dans la rue Taitbout, j'ai placé les cent dernières actions : cent mille francs, mon cher, cent mille francs !

—Bravo, Ludovic, bravo !

—Et je ne m'arrêterai pas là ! Je cours trouver Alphonse, je veux dire M. Alphonse Birat.

—Tu diras bientôt Alphonse tout court.

Et Jules serra la main de Pierre, de l'heureux Pierre.

Il semblait à celui-ci que tout avait un air de fête. Les physionomies étaient plus gaies, le soleil plus rayonnant !

—Cher Paris ! s'écriait-il au moment où il arrivait chez Alphonse, je savais bien que la fortune n'était que dans tes murs, comme le bonheur !

Ludovic Argelès, après avoir annoncé à Alphonse la grande nouvelle du placement total des actions, voulut offrir à son patron un dîner que celui-ci accepta. Léon et Jules furent, comme on le pense bien, de la partie. Un mot, le soir même, partait pour apprendre à Manoel et à tous ses parents ce premier et remarquable succès.

On dîna fort gaiement, et, à la fin du repas, Alphonse porta ce toast :

“ A Ludovic millionnaire ! ”

F. DE GRANET.

(La suite au prochain numéro.)

“ L'Orphelin au Tombeau de sa mère, ” jolie poésie de M. C. Berger, à la prochaine livraison.

PENSÉES.

Les eaux qui dorment ne sont point celles qui ont des lits de cailloux.

Mieux vaut recevoir dans la main que recevoir sur les doigts.

Chacun doit laisser sa femme libre de suivre la mode — de l'œil.

PRIEZ.

Paroles de l'abbé L. L.

Musique de l'abbé PALLE.

PIANO.

The first system of piano accompaniment consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one sharp (F#) and a 3/4 time signature. It contains a series of chords and single notes. The lower staff is in bass clef and features a more complex texture with many beamed sixteenth notes, creating a rhythmic accompaniment.

The second system of piano accompaniment continues the two-staff format. The upper staff has a melodic line with some slurs and accents. The lower staff continues with its intricate sixteenth-note accompaniment, including some dynamic markings like 'f'.

vif

Dou - ce Vier - ge Ma - ri - - e, O Rei - ne - des é - - lus, Pri - ez mè - re ché -

The third system features a vocal line on a single staff in treble clef, with lyrics written below it. The piano accompaniment continues on two staves below the vocal line. The vocal line includes a 'Svil.' (Soprano) marking. The piano accompaniment provides harmonic support with chords and rhythmic patterns.

Pour finir au dernier couplet.

ri - e, Pri - ez vo - tre Jé - sus. Pri - ez mè - re ché - ri - e, Pri -

lent triste

ez vo - tre Jé - sus, Pour la mè - re affli - gé - e Qui vient gémir sou - vent Sur

le blanc mau - so - lé e Où dort son jeune en - fant.

Pour l'enfant solitaire
Pleurant à son foyer,
Que la main d'une mère
Ne vient plus caresser.
Douce Vierge, etc.

Pour le pauvre en souffrance
Couché sur le chemin,
Qui demande assistance
En nous tendant la main.
Douce Vierge, etc.

Pour ceux que l'injustice
De ses coups a frappés,
Dans le réduit du vice
A vivre condamnés.
Douce Vierge, etc.

Pour la vierge attentive
A garder sa blancheur,
Tourterelle craintive
Évitant l'oiseleur.
Douce Vierge, etc.

Pour l'âme désolée
Au séjour plein d'horreur
Attendant la rosée
Qui calme la douleur.
Douce Vierge, etc.

LE VRAI SAGE.

Air: *La bonne aventure oh ! gué.*

Après un rude labeur
Fait dans la savane,
Jean Baptiste, en belle humeur,
Rejoint sa cabane ;
Pauvre, aux richesses des grands
Il préfère ses enfants,
Et sa bonne Jeanne, oh ! gué,
Et sa bonne Jeanne.

Sans projets ambitieux
S'écoule sa vie ;
L'ambition sonne creux,
Dit-il ; c'est folie ;
Les gens, aux propos flatteurs
Sont parfois de grands menteurs ;
J'aime mieux ma mie, oh ! gué, etc.

La fortune offre aux humains
Un trompeur mirage
Qui, dans de mauvais chemins,
Parfois les engage ;
L'éclat éblouit les sots ;
De nos érables si beaux,
J'aime mieux l'ombrage, oh ! gué, etc.

La gloire embrase les cœurs
De sa noble flamme ;
Mais combien peu de vainqueurs
Sont exempts de blâme !
Mieux valent la liberté,
La vigueur et la gaieté
Auprès de ma femme, oh ! gué, etc.

La puissance plait aux rois,
Mais point ne me tente.
De bûcher au fond des bois
Seul, je me contente.
Le bonheur dans les palais,
Dit-on, n'habite jamais ;
Je l'ai sous ma tente, oh ! gué, etc.

La politique à nos bords
Souffle les tempêtes ;
Bien des gens, qui s'y croient forts,
Ont de faibles têtes.
La ville a trop de fracas ;
Le bruit fait qu'on n'y dort pas ;
Ici nul tapage, oh ! gué, etc.

Les citadins sont vêtus
Au goût fashionable ;
Fins mets, vins des meilleurs crus
Surchargent leur table.
Simplement je me nourris
Et je porte un gros drap gris ;
C'est bien plus durable, oh ! gué, etc.

Dans les lettres et les arts
Point n'ai de culture ;
Pour tout livre, à mes regards
S'offre la nature.
J'aime le chant des oiseaux,
Le vent qui siffle, et des eaux
Le charmant murmure, oh ! gué, etc.

La science est, j'en conviens,
Chose salutaire ;
Elle instruit les citoyens,
Enrichit la terre.
Pour toute science, moi
J'ai l'espérance, la foi,
Et sais ma prière, oh ! gué,
Et sais ma prière. A. MARSAIS.

Nous lisons dans le *Monde* :

M^{me} Gélinsky, fondatrice et supérieure de la Maison des Orphelins de Digne (Basses-Alpes), vient de faire publier un travail de son père, feu M. Gélinsky, noble polonais qui avait su se créer des ressources dans son exil, et qui était devenu géomètre en chef du département des Basses-Alpes. L'œuvre de M. Gélinsky est une *croix* résultant de la solution générale des carrés magiques. Cette *croix*, formée par une ingénieuse disposition des carrés magiques obtenus au moyen des vingt-cinq premiers nombres, présente un résultat fort remarquable : c'est que la solution générale trouvée par M. Gélinsky reproduise ainsi le symbole même de notre foi, et qu'en dehors de la forme de ce symbole, il ne se puisse trouver aucun de ces carrés magiques. On sait ce qu'il faut entendre par cette expression : le *carré magique* est un carré divisé en plusieurs autres petits carrés égaux, ou cases remplies des termes d'une progression arithmétique, qui y sont tellement transposés que tous ceux d'une même bande, ou d'un même rang, de haut en bas, de gauche à droite et en diagonale, forment ensemble une même somme. Le carré est encore dit magique, lorsque les mêmes nombres, disposés selon la série naturelle, donnent des diagonales formant des sommes égales. Ainsi les deux dispositions suivantes :

11	24	7	20	3	1	2	3	4	5
4	12	24	8	16	6	7	8	9	10
17	5	13	21	9	11	12	13	14	15
10	18	1	14	22	16	17	18	19	20
23	6	19	2	15	21	22	23	24	35

donnent des *carrés magiques*. Dans ces carrés, la somme, 65 est égale au produit de la racine carrée du nombre des termes, 25, c'est-à-dire à 5, multiplié par le terme moyen, 13, de la progression arithmétique, 1, 2, 3, etc.

Les pythagoriciens attribuaient des vertus merveilleuses aux carrés magiques ; y avait-il, dans cette superstition, un pressentiment de la solution trouvée par M. Gélinsky ? Sans vouloir exagérer l'importance de cette solution, nous aimons à y voir un témoignage de plus de l'unité si frappante qui unit le monde physique et les nombres au monde surnaturel.

On s'abonne au Bureau du Journal, No. 4, Rue St. Vincent maison voisine de la librairie Rolland et Fils.

Prix pour 12 mois..... \$2.00
" " 6 mois..... \$1.00

Les abonnements datent du 1er Janvier et du 1er Juillet ; on ne s'abonne pas pour moins de six mois.

Abonnement payable d'avance.
Les avis pour discontinuation doivent être adressés à ce Bureau un mois avant l'expiration de l'abonnement.

Tout abonné qui refuse le journal sans avoir payé ses arriérés ne peut être rayé de la liste, et l'envoi du journal lui est continué.

Toutes lettres, correspondances, manuscrits etc., doivent être adressés *franco* à M. le Gérant, au Bureau de l'*Echo*, No. 4, Rue St. Vincent.

Imprimé et publié par E. SÉNÉCAL, 4, Rue St. Vincent.